

L'hémorragie avait peu à peu gagné tout le cerveau. Comme son cœur était sain et robuste, le mal s'attaqua progressivement aux centres respiratoires et entraîna la suffocation. Pendant les douze dernières heures, le malade souffrit d'un manque aigu d'oxygène. Son visage s'altéra et s'assombrit. Ses lèvres noircirent et ses traits devinrent méconnaissables. Les dernières heures ne furent qu'un lent étranglement. L'agonie de la mort était horrible. Nous le voyions littéralement étouffer.

Soudain, en ce qui semblait être le dernier moment, il ouvrit les yeux et jeta un regard sur toutes les personnes dans la pièce. Regard terrible, de folie ou peut-être de colère, rempli de la peur de la mort et des visages inconnus des médecins penchés sur lui. En une seconde, son regard passa de l'un à l'autre.

Puis il se produisit quelque chose d'incompréhensible et de terrible que je n'oublierai ni ne comprendrai jamais. Il leva subitement sa main gauche comme pour prononcer une malédiction sur nous tous. Le geste était incompréhensible et plein de menace ; personne ne put dire contre qui ou quoi il était dirigé. Puis, après un ultime effort, l'esprit s'affranchit de la chair.

Ces paroles pleines d'émotion proviennent du livre *Vingt lettres à un ami*, l'autobiographie de Svetlana Alliluyeva, la plus jeune enfant et la seule fille de l'homme dont elle décrit de façon détaillée les derniers instants sur la terre. Né Joseph Vissarionovitch

Djougachvili, il se donna le nom de Joseph Staline («l'homme d'acier») et fut le dictateur incontesté de 285 millions de citoyens d'Union soviétique. Pendant 24 années environ, sa parole eut force de loi et pouvoir de vie et de mort, exterminant des millions d'opposants à ses convictions politiques ou religieuses. Il persécuta et mit à mort des dizaines de milliers de religieux et religieuses. Lors des purges de 1937-38, il fit fusiller plus de 100 000 personnes. Au faîte de sa carrière, cet homme fut vraisemblablement le plus puissant de la terre. Il fut pourtant réduit à l'état de pauvre épave physique et, le 5 mars 1953, dut abdiquer devant un ennemi plus puissant et inéluctable - la mort.

Ce qui rend les premiers paragraphes de notre livre aussi saisissants n'est ni l'auteur ni le sujet mais l'événement décrit, l'instant de la mort d'une personne. Cet événement est rendu inéluctable par le fait que tout être humain sur cette planète se rapproche de son propre rendez-vous avec cette échéance à la vitesse de 24 heures chaque jour. On constate un intérêt grandissant pour les sujets associés à la mort, comme le spiritisme, la vie dans l'au-delà, la communication psychique avec les défunts, la projection astrale et diverses autres pratiques occultes. Mais les millions de personnes attirées par ces choses négligent de se pencher sur le sujet de la mort elle-même.

Elle est pourtant inéluctable. On pourrait tout aussi bien qualifier de «mourir» ce que nous appelons «vivre». Le monde entier pourrait à juste titre se décrire comme un hôpital et chacun de ses habitants comme un patient en phase terminale. La mort ne fait pas acception de personnes. Elle frappe les jeunes comme les vieux, les riches comme les pauvres, les bons comme les méchants, les érudits comme les ignorants. Elle ne pratique pas de ségrégation raciale ni ne s'occupe de la situation financière de ses proies. Tous doivent finalement céder devant elle, depuis le roi jusqu'au manant, depuis les gouvernants jusqu'au sujet le plus modeste. «Superstars» et «nuls» partagent le même sort. Alexandre le Grand aperçut un jour son ami, le philosophe Diogène, occupé à fixer du regard un tas d'ossements. Interrogé sur ce qu'il faisait, le vieux sage répondit : «Je cherche les os de ton père Philippe, mais je ne peux les différencier de ceux des esclaves.» Tous sont égaux devant la mort, du plus grand, beau ou riche au plus petit, quelconque ou pauvre.

La mort ne respecte pas non plus d'heure ni de lieu. Elle frappe à n'importe quelle minute du jour et de la nuit. Elle se saisit de ses victimes sur terre, sur mer ou dans les

airs, sur le lit d'hôpital, au bureau, au marché et dans le fauteuil roulant, sur la route ou sur le terrain de sport. Même la science la plus sophistiquée ne peut la nier ; les remèdes miracles, les soins intensifs, les greffes chirurgicales et autres prouesses modernes doivent s'incliner devant ses exigences. Vous et moi, ami lecteur, ne fixerons pas ce dernier rendez-vous de la vie, mais nous ne pouvons l'éviter. Nous pouvons pratiquer des exercices physiques quotidiens, ne consommer que de la nourriture saine, avaler régulièrement des vitamines et autres nutriments d'appoint, passer des visites médicales régulières, suivre à la lettre les meilleurs conseils possibles pour le style de vie : le mieux que nous ferons est de retarder l'échéance inévitable. Sachez toutefois qu'aujourd'hui, vous vous êtes rapproché de la mort de 24 heures par rapport à hier.

Pour quantité d'êtres humains, l'inéluctabilité de la mort est si désagréable qu'ils ont inventé toutes sortes de termes pour ne pas devoir prononcer ce terrible mot. Le musée australien a un site Internet intitulé : «Mort : le dernier tabou.» Dans les années 1970, l'anthropologue anglais Geoffrey Gorer déclara : «La mort a remplacé le sexe comme sujet de conversation interdit dans la bonne société.» C'est certainement vrai aujourd'hui. Le sexe est plus libéralement présent dans plus de films, d'émissions, de livres, de revues, de publicités et de conversations que jamais avant, mais on évite soigneusement le sujet de la mort. On dit d'une personne décédée qu'elle «est partie», «nous a quittés», «n'est plus de ce monde». On utilise toutes sortes d'euphémismes pour désigner la mort : «le dernier sommeil», «la traversée du fleuve», «le terminus», «le bout de la ligne». On en banalise l'idée, parlant de «casser sa pipe», d'«aller manger les pissenlits par la racine», d'«avaler sa chique» ou «son extrait de naissance», de «partir les pieds devant», de «claquer» ou «passer l'arme à gauche», etc.

Le facteur peur

Le fait qu'on évite ce sujet de la sorte prouve que *la peur* de la mort est presque aussi universelle que la mort elle-même. Le réalisateur américain Woody Allen avait une façon insolite de déformer la vérité en disant : «Ce n'est pas que j'aie vraiment peur de mourir, mais je préfère ne pas être là quand ça arrivera.» Jean-Jacques Rousseau n'a jamais dit aussi vrai que lorsqu'il déclara : «Celui qui prétend faire face sans peur